

Les dirigeants, la planète et le drame des baobabs

Dans Le Petit Prince d'Antoine de Saint-Exupéry, l'auteur découvre le drame des baobabs. Le baobab est un grand arbre qui menace la survie des petites planètes par ses racines qui les font éclater. Les graines de baobabs sont l'objet d'une attention particulière, leur développement est soumis à une régulation urgente.

« J'ai connu une planète, habitée par un paresseux. Il avait négligé trois arbustes... »

* * *

Il existe deux types de dirigeant politique : celui qui pense et celui qui dépense. Le premier a pour qualité d'être déshabitué du zèle et, avec lenteur et prudence, il gouverne avec l'esprit de discernement. Le second est un prestataire de service dont les battements sondagers rythment l'enflure législative.

Ces dirigeants tempèrent la marche du monde et, dans un univers trop grand pour leurs planètes, luttent tous deux pour le monopole de gouverner qui leur fut accordé.

Mais le drame des baobabs qui tracassait le Petit Prince de Saint-Exupéry menace aujourd'hui de faire implorer leurs planètes. Ils sont trop puissants et leurs croissances exponentielles les rendent indestructibles, ils minent la terre qui les font vivre et déstabilisent les équilibres. Ces géants du monde virtuel ont des allures de cheval de Troie, indéfectible soutien à la cause muette du peuple. Les deux dirigeants, chacun à leur manière, craignent pour leur planète dont la résistance s'étiole, où chacun semble accueillir avec empressement l'arme de l'ennemi.

Ces baobabs aux centuples valeurs boursières se nomment GAFAM et BATX, leurs racines sont l'intelligence artificielle et leurs armes sont fait de cobalt et de lithium, ingénues machines dans nos innocentes poches.

Le premier dirigeant, prestataire de service, prend son rôle très à cœur dans l'objectif d'être calife et de le rester à chaque échéance. Avec ou sans baobabs, il faudra bien qu'il y ait un dirigeant, aussi homme de paille soit il. Sur cette planète, en vertu de la liberté et de la paralysie face à la nouveauté, les baobabs ont entrepris la dislocation de la communauté au nom du confort. Le pleutre dirigeant sait que la promesse d'un avenir confortable, aux prix de mensonges et de dépendances, préservera son trône. L'IA est l'assurance d'un incroyable assouvissement de la paresse, une exaltation de l'oisiveté asservie.

À la recherche éperdue du moindre effort, le dirigeant trouve dans les réseaux sociaux des apôtres éloquents. La plus belle expression de l'essence du réseau social est son algorithme.

De par sa nature, l'algorithme est une séquence d'instructions visant à répondre aux problèmes que pose le raisonnement humain. À force de prévoir l'entendement, il finit souvent par en être l'initiateur.

De par sa fonction, cette machine à divertissement poursuit l'objectif mercantile de la maximisation du temps passé par l'utilisateur sur son réseau. Or, pour conserver un individu dans un environnement (aussi numérique soit-il qu'un fil d'actualité Facebook ou Twitter), il faut que cette sphère close soit la plus confortable possible, expurgée des

contradictions et purifiée de la complexité. Le réseau n'est plus social, il devient intellectuellement carcéral.

Ce dirigeant regarde la philosophie des réseaux aboutissant sur la mort de l'intelligence plongée dans la crainte affreuse de la confrontation avec l'autre. L'IA est déjà responsable d'avoir élevée des murs et des générations frileuses à l'idée d'être contredit. Chacun dans son monde, côte à côte jusqu'au face à face.

Le dirigeant honnête applique quant à lui son sens du discernement et regarde les baobabs avec prudence. Il remarque simplement qu'au soir de sa vie, un homme n'expire pas dans les bras de sa Google Home, que la déshumanisation de la robotique et l'extrême accessibilité sont la tyrannie dans nos oreilles et l'esclavage à domicile. Un peuple ne fait pas communauté en comptes Facebook ou en # Twitter.

Un réseau n'est pas social quand il est l'instrument de la fragmentation de la communauté nationale. L'IA n'est pas une puissance comme les autres : elle appartient à tous, n'affronte personne, s'infiltré partout et sait tout. L'omniscience du BigData est l'arme de la prévision qui est le nerf de la gouvernance. Par là, le baobab n'est pas une plante neutre, il a la capacité de détruire la planète en récoltant le cadavre numérique des petits princes. L'exploitation des millions d'intimes convictions révèle sa fragilité : du citoyen-consommateur au secret de l'urne. En trois clics, un lynchage hasardeux, une manifestation spontanée, une émeute en Libye, une élection outre-manche : les mécanismes de l'intelligence artificielle ont les mains pures car ils n'ont pas de mains.

Le discernement inspire au dirigeant l'urgence de s'affirmer parmi les baobabs pour sauver sa planète qui souffre déjà. Le destin d'une nation ne peut pas se dessiner depuis des serveurs outre atlantique, la cruelle dépendance actuelle sera demain une atrophie politique dans le concert des États. Que serait une planète dont l'avenir dépend de l'envie des autres ?

* * *

« Quand j'ai dessiné les baobabs j'ai été animé par le sentiment de l'urgence. »
Antoine de Saint-Exupéry